

L E T T R E L X X X I I .

A L C I B I A D E A N É M É E .

IL m'est impossible, ma chere Némée, de souper aujourd'hui avec vous comme je vous le promis hier. Diotime qui croyoit qu'elle ne pourroit pas me voir, vient de me mander qu'elle se rendroit ce soir au céramique. Il y a trop peu de tems qu'elle me fait la grace d'y venir, pour que je puisse un peu décemment refuser le rendez-vous qu'elle me propose. Vous voudrez donc bien, & me permettre de lui accorder ce qu'elle desire, & agréer qu'un de mes plus intimes amis aille vous dédommager de mon absence. Axiochus vous souriez déjà, perfide!...oui, cet Axiochus si beau! si bien fait! si galant! que je vous ai vu quelquefois regarder avec autant de tendresse, brûle du desir de souper avec vous sans témoins, & me prie de vous l'apprendre. Ce n'est pas, cependant, qu'il ne veuille tenir que de ma seule amitié le bonheur auquel il aspire; mais il sçait combien vous m'êtes chere; & il auroit

crainit en ne le demandant qu'à vous, de manquer au sentiment qui nous unit. J'ai deviné ce dont il se faisoit scrupule de vous instruire; & je vous conjurerois de ne pas lui refuser la grace qu'il implore de vous, si j'étois moins convaincu qu'il n'a pas besoin que je vous en presse. Il est, d'ailleurs, atteint d'une douleur qu'il cherche à dissimuler; & que, malgré le goût que vous lui inspirez, je ne doute pas qu'il ne doive à l'amour. L'en guérir est un triomphe de plus pour vos charmes; & je crois pouvoir être sûr que vous ne le négligerez pas. Armez-les donc de tout ce que la parure peut vous offrir de plus séduisant: moins vous avez à craindre qu'il respecte la vôtre, moins, ce me semble, vous devez l'épargner. Que les expressions les plus tendres, les souris les plus enchanteurs, enfin, que tout ce qu'on peut donner à l'amour, le fassent rougir dans vos bras d'en aimer une autre, ou ne le laissent pas se le rappeler. Vous me verrez aussi reconnoissant de ce que vous ferez pour vous-même, que s'il m'étoit de l'impossibilité la plus absolue de ne pas l'attribuer à votre seule complaisance pour moi.

L E T T R E LXXIII.

NÉMÉE A ALCIBIADE.

EXIGEZ de la reconnoissance de vous, lorsque l'obligation est toute de mon côté, seroit une inconséquence, ou une perfidie dont je ne suis pas capable. Qu'il vienne donc, cet Axiochus, à qui jusqu'ici j'avois si vainement souhaité de plaire. Ne craignez rien pour lui de mes rigueurs. Si je lui fais quelques reproches d'avoir si long-tems conservé son indifférence auprès de moi, ils seront adoucis par de si tendres transports qu'ils n'alarmeront pas ses desirs. Jamais il n'aura eu plus de sujet de se croire aimé; & jamais, peut-être, n'aurai-je cru moi-même aimer davantage. Ne vous inquiétez point de ma parure: vous pouvez, à cet égard, vous en rapporter à l'envie que j'ai de lui plaire. Je crois lui avoir entendu dire que les ajustemens qui voilent le moins la nature, lui paroissent fort au dessus de tout ce que l'on a imaginé pour l'embellir, & je dois avoir en mes charmes assez de

confiance pour ne point douter que ce qui le séduit le plus, ne soit aussi ce qui me sied le mieux. Il est, dites-vous, atteint d'une douleur secrète; & vous craignez qu'il ne la doive à l'amour! Ah! m'est-il permis de penser que l'amour puisse le rendre malheureux? Que, du moins, il me sera doux de le lui faire oublier! C'est un triomphe de plus pour moi; & jamais je n'en aurai remporté de si flatteur. Je ne sçais cependant si je ne devrois pas vous cacher, ou vous affoiblir tout ce que m'inspire Axiochus: mais, pourquoi, dans le fond, me ferois-je une violence si pénible? Vous ne me la prescrivez pas! Qu'importe, en effet, puisque vous me voulez coupable, que je le sois ou moins, ou plus? Quand j'éprouverois le malheur de n'être que complaisante dans une occasion où il est si intéressant pour moi d'être sensible, croiriez-vous, quelques fermens que je vous en fisse, que je m'en fusse tenue à la simple complaisance?... Mais, quoi qu'il en soit, puis-je me flatter que vous ayez sur mes sentimens, la plus légère inquiétude? Je crois donc que, sans risquer de vous déplaire, je puis vous dire que j'aurai autant de plaisir à souper avec Axiochus, que si j'étois

fâchée de ce que vous souperez avec Diotime. Vous vous imaginez en cet instant, peut-être, que, pour vous punir de la légèreté de votre conduite avec moi dans cette occasion, je me plais à vous exagérer mes transports ; vous vous trompez : je ne fais tout au plus que vous les montrer. Si vous ne m'en croyez pas, Axiochus pourra vous répondre de la bonne foi dont je suis avec vous. Je ne vous en prie pas moins de m'envoyer pour ce soir, de vos vins les plus précieux. Le dernier souper que vous avez fait chez moi a épuisé ce qui m'en restoit ; & quelque bons que soient les miens, il doit vous paroître tout simple, qu'aujourd'hui sur-tout, je les trouve peu dignes d'Axiochus. Je vous envoie en revanche des parfums que je viens de recevoir du satrape de Phrygie : vous verrez, en les essayant, que je puis me passer des vôtres. O Vénus ! que vous me rendez heureuse ; & par quels sacrifices pourrai-je jamais vous témoigner ma reconnaissance !

 L E T T R E LXXXIV.

A X I O C H U S A U M Ê M E.

L n'y a pas d'endroit dans Athenes où je ne vous aie cherché tantôt en quittant Némée, & je crois qu'il est inutile que je vous dise que j'ai été jusques au céramique. L'air incertain & embarrassé de vos gens, en m'en refusant l'entrée, a suffi pour me prouver que vous y étiez : vous ne pouvez donc pas ignorer à présent que je m'y suis présenté. Vous y étiez donc encore ! & avec qui pouviez-vous y être qu'avec cette même Diotime que vous feigniez de n'aimer plus, & à qui, cependant, vous consacrez encore des jours entiers ! Ah ! je sçais trop combien le desir seul abrége les rendez-vous, pour qu'à la longueur du vôtre je puisse méconnoître le sentiment que vous y avez porté ! . . . Mais quand il seroit vrai que vous n'auriez voulu la revoir que pour la préparer à votre inconstance, pourrois-je penser que sa tendresse & sa beauté vous eussent laissé exécuter un si cruel projet ?

Non, pour vous rendre toute votre ardeur, elle n'aura pas même eu besoin de tout ce qu'une passion vive & malheureuse aura pu lui dicter. S'il ne m'est pas possible de croire que la sienne pour vous ait pénétré jusques à votre cœur, je vous connois trop pour pouvoir douter que ses charmes, du moins, n'aient fait sur vos sens la plus vive impression. Je ne doute pas davantage que vous ne l'ayez déguisée sous les plus tendres apparences de l'amour devant une femme que le simple desir auroit beaucoup plus offensée qu'il ne l'auroit séduite. Ah... pourquoi Némée ne pense-t-elle pas de même ? Pourquoi s'est-elle contentée d'un hommage aussi peu flatteur pour elle, qu'il étoit avilissant pour moi ! Ce souhait qui vous annonce tout à la fois son triomphe & mes remords, vous dit aussi combien je vous dois de reproches & de remerciemens. Si, cependant, je ne voulois, comme cela est assez ordinaire, juger des choses que par leur effet, je croirois avoir beaucoup moins à me louer de vous qu'à m'en plaindre, puisqu'en me faisant manquer d'une façon si cruelle à mon sentiment, vous ne m'en avez pas guéri. Ah!... si j'eusse pu croire que, de tous les plaisirs

que je viens de goûter, il ne me resteroit que la honte de m'y être livré, & que je n'en aimerois pas avec moins de violence ! - Je n'ignore pas, au reste, que, quelle qu'eût été ma conduite avec Némée, je n'aurois point échappé à vos plaisanteries ; & que vous n'aurez pas, sans doute, plus respecté ma retenue, que vous n'épargnez ma foiblesse ; mais j'avoue que les ironiques éloges dont je vous entends d'ici honorer la dernière, me blesseront mille fois plus que n'auroit fait le ridicule que vous auriez infailliblement jetté sur l'autre. Si je le pouvois, sans manquer à la reconnaissance qu'après tout, je crois vous devoir, je ne douterois pas qu'en me livrant Némée avec tant de générosité, votre intention n'ait été, bien moins de me distraire d'un amour malheureux, que de vous confirmer, à mes dépens, dans l'idée où je vous ai toujours vu, que la passion la plus tendre ne nous sauve jamais des surprises des sens. J'avoue, à ma honte, que je viens de prouver pour votre système. Je n'ai qu'entrevu, & encore bien obscurément, le piège que vous me tendiez ; mais, à vous parler avec franchise, vous me l'aurez caché sous de moins

belles apparences, que, sûr comme je croyois pouvoir l'être, de mes sentimens pour Diotime, j'aurois encore accepté le dangereux souper que vous m'aviez arrangé. Je me sens si humilié du succès qu'il a eu, que si j'eusse pu me flatter que Némée voudroit bien vous le taire, jamais je n'aurois pu prendre sur moi de vous l'avouer. Je lui laisse donc, avec la gloire du succès, le plaisir de vous en conter les détails. Je vous dirai seulement que, quelque chose que le desir de plaire ajoutât à ses graces naturelles, je lui ai disputé la victoire plus long-tems qu'elle ne s'en étoit flattée. J'ai même tout sujet de douter qu'elle l'eût remportée, si l'idée de plaisirs que vous goûtiez avec Diotime, n'eût secondé ses efforts. Il vous paroîtra bien bizarre, je le sens, qu'un tableau que je ne devois me présenter qu'avec horreur, ait été plus dangereux pour ma fidélité, que les agrémens mêmes de Némée, & la séduction du moment; mais si vous songez combien, en me peignant ce que j'adore, livrée, quoi qu'entre vos bras, aux plus tendres transports, j'ai dû lui supposer de charmes! à quel point, enfin, ces mêmes images, si cruelles d'un côté, mais, de l'autre,

l'autre, si voluptueuses, ont dû embraser mes sens & mon imagination, vous cesserez d'être surpris que l'excès de mon amour ait contribué à me rendre si coupable. Némée, d'ailleurs, offroit à mes yeux tant de graces, sçavoit si bien feindre la passion, annoblir ses vues, & masquer son état, qu'il n'étoit guere possible qu'enfin je ne me rendisse pas. Je conviens encore que, soit (ce que je croirois assez), elle ait de quoi faire durer long-tems une erreur de ce genre-là; soit que, quand je me suis vu entraîné, je n'aie pu trouver que dans la continuité du crime une ressource contre mes remords, j'ai été horriblement criminel. Ce n'est qu'avec une extrême confusion que je vous fais un aveu où vous ne trouverez, selon toute apparence, que beaucoup de vanité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'avant même que de quitter Némée, j'avois retrouvé tout mon amour pour Diotime. Je vous conjure donc, mon cher Alcibiade, si je suis assez heureux pour qu'elle ne vous retienne plus, de venir chez moi où je vous attends, ou de me mander du moins, & de quelle façon vous vous êtes séparés, & si je puis me flatter de quelque espoir. Vous auriez peine à

concevoir quel est le tumulte de mes idées, & la contrariété qui regne entre mes desirs. Si ma tendresse pour Diotime, mille fois plus vive que je ne pourrois vous l'exprimer, me force à souhaiter que vous m'en fassiez le sacrifice, ce même sentiment qui me retrace, avec la dernière vivacité, les tourmens qu'elle va devoir à votre inconstance, me le fait redouter, plus encore que je ne le desiré; mais je ne vous cache pas que ce généreux mouvement, sans doute trop peu compatible avec l'amour pour subsister long-tems, n'est pas de tous les miens, le mouvement que je retrouve le plus souvent dans mon cœur, ni qui y prenne le plus d'empire.



L E T T R E LXXXV.

ALCIBIADE A AXIOCHUS.

JE suis bien aise que vous ayez éprouvé par vous-même combien je suis de bon conseil, & à quel point la délicatesse est idéale. Si vos remords m'épou-
vantoient moins, je vous prierois d'essayer encore une fois de la distraction

que je vous prescrivis hier. Il pourroit vous en arriver d'être forcé de convenir que vous êtes en amour un peu comme les autres hommes; mais vous trouveriez, d'ailleurs, tant à y gagner, que le malheur d'être obligé de rabattre quelque chose du cas que vous faites de votre façon de penser, seroit, en comparaison, bien peu de chose. Enfin donc, mon cher Axiochus, ceux qui soutiennent que les sens peuvent être remués sans le secours de l'amour, & qu'ils peuvent même l'être à son désavantage, n'ont plus tant de tort à vos yeux? Vous me devez, dans le fond, bien de la reconnaissance de vous avoir démontré votre erreur, lorsque Socrate lui-même n'avoit pu vous en guérir. Il me paroît, au reste, aussi simple qu'avant même que de quitter Némée, vous ayez retrouvé tout votre amour pour Diotime, que je trouve peu surprenant que, quelques momens auparavant, il laissât votre cœur plus tranquille. Je veux même que cette tendre réminiscence soit un effet de la prodigieuse passion qu'elle vous a inspirée quelle aura en ce cas, été la cause de votre distraction? Car, ou l'amour est un sentiment qui nous domine avec un empire extrême,

& que, par conséquent, il ne dépend pas de nous d'affoiblir; ou il n'est qu'une intention générale de la nature que notre seule fantaisie applique à un seul objet. Si c'est le dernier, pourquoi nous en laissons-nous maîtriser? si c'est l'autre, comment pouvons-nous, à notre choix, nous en laisser distraire? Cette recherche ne seroit, ce me semble, ni aussi indigne de la philosophie, ni aussi inutile que des gens plus graves que nous, & qui pourroient bien, malgré toute leur morgue, n'être pas si sensés, le supposeroient sans doute. Aussi m'y livrerois je d'autant plus volontiers, qu'aidé des nouvelles lumières que vous venez d'acquérir sur cette matière, je doute moins que je ne la discutasse avec un grand avantage, si je vous croyois plus en état de vous prêter au raisonnement. Nous reprendrons donc cette thèse quelque jour: parlons à présent de ce qui vous intéresse.

Ma soirée a été si peu différente de la vôtre, que je me suis mis aussi dans le cas d'avoir des remords. Je vous avois promis de me conduire avec Diotime, de façon que mon rendez-vous avec elle fût le dernier qu'elle voulût bien m'accorder; & je crois vous avoir tenu pa-

role. Elle m'a quittée, en effet, avant le commencement du jour, si mécontente de mes procédés, si intimement convaincue que je ne l'aime pas, ou, du moins, que ce qu'elle m'inspire n'est ni ce qu'elle sent, ni ce qu'elle se croit digne d'inspirer! Elle étoit si désespérée; & même (ce qui me donne pour vous les plus grandes espérances) si humiliée d'aimer un homme si peu fait pour son cœur, que je ne doute presque pas qu'aidée, non de ce que je lui ai dit, mais de ce que je l'ai laissée se dire, elle n'ait intérieurement formé la résolution de ne me revoir jamais. Que les femmes fieres sont communes pour les inconstans! ce n'est pourtant pas que Diotime m'ait une seule fois menacé de prendre ce parti; mais elle n'y en est pas moins décidée; & c'est ce qu'au travers du morne silence qu'elle s'obstinoit à garder, & de la profonde douleur où je la plongeois, j'ai démêlé parfaitement. Ce seroit trop diminuer du prix du sacrifice que je vous fais, que de vous dire tout ce qu'il me coûte. Toutes réflexions faites, il vous étoit plus important de ne m'avoir plus pour rival, qu'il ne me l'étoit de rester le vôtre. Il est vrai que Diotime me plaisoit encore, & que si

je n'avois consulté que l'impression qu'elle faisoit sur moi, j'aurois sûrement attendu, pour la forcer à une rupture, que ce mouvement se fût affoibli. Mais c'étoit avec tant d'ardeur que vous desiriez que je la misse dans la nécessité de ne m'aimer plus, qu'en m'obstinant à attendre pour cela que mon goût pour elle fût diminué, j'aurois beaucoup plus fait contre vous que je n'aurois fait pour moi-même. Je me suis donc courageusement mis dans la position où quelques semaines de plus j'aurois été avec elle; & cette idée, jointe au sincere desir que j'ai de vous voir heureux, m'a donné la force de désespérer la femme, du monde, la plus digne à tous égards, de l'amour le plus tendre & le plus constant. Il étoit de si bonne heure quand elle m'a quitté; & j'avois la tête si noircie de la douloureuse scene où je venois de jouer un rôle si pénible & si cruel, que pour égayer mes idées, & remplir le reste de ma nuit, j'ai envoyé prier Ampélis de venir au céramique; &, effectivement, elle n'a pas fait plus de façons pour s'y rendre, que je n'en faisois pour l'y inviter. Elle est la seule, je crois, qui réunisse tant d'agrémens & si peu de princi-

pes: figurez-vous qu'auprès d'elle, Glycérie même a des mœurs: c'est une femme charmante! Elle étoit encore chez moi quand vous y êtes venu; & comme mes gens ne savent pas aussi bien que moi, combien peu votre présence l'auroit embarrassée, ils ont cru devoir vous refuser l'entrée d'un lieu où vous ne devez pas moins commander que moi-même. Elle y soupe ce soir; & si votre amour, vos remords, la fatigue qu'ils doivent vous causer, & les tourmens de Diotime vous en laissent le moyen, je vous prie d'y venir. Tout en me parlant de son ardeur, Ampélis m'a dit avec tant de franchise, qu'elle trouve Thrazylle fort aimable, que j'ai cru ne pouvoir, sans la plus noire ingratitude, ne lui pas procurer la douceur de lui dire elle-même tout ce qu'il lui inspire. Je viens donc d'écrire à ce dernier de se rendre au céramique. Elle a le desir on ne peut pas plus vif: Thrazylle a, de son côté, le mépris on ne peut pas plus rebelle: quoiqu'il s'y abuse quelquefois, vous savez qu'il lui faut toujours des femmes à sentiment; je me trompe donc beaucoup si les avances immodérées que lui fera Ampélis, & la féchereffe dont il les repoussera,

ne rendent pas notre souper fort amusant.

Je reçois, dans l'instant, une lettre de Diotime, qui me prouve que j'avois bien jugé des dispositions où elle étoit en me quittant. Il y a dans cette lettre plus de sécheresse que de reproches, plus de dignité que de colere; enfin, elle est très-bien. Toute décidée, cependant, qu'elle s'y montre à ne me revoir jamais, je ne sçais s'il me seroit aussi difficile qu'elle paroît vouloir que je le croie, de la ramener à son sentiment. S'il faut que je vous le confesse, j'ai quelques momens été vivement tenté de triompher d'une résolution si déterminée: le sacrifice que je vous fais de cette tentation n'est peut-être pas entre nous ce dont en cette circonstance, vous devez me sçavoir le moins de gré. Après m'avoir dit, ce que je sçais encore mieux qu'elle-même, que *je suis, de tous les hommes, le plus perfide & le moins digne d'être aimé*, elle ajoute tendrement, *qu'elle ne sent plus que le malheur de s'y être méprise; & qu'elle ne veut que se retracer le reste de sa vie, la honte que lui cause une si inexcusable foiblesse*. Comme on change d'avis, pourtant! Car enfin, hier au soir

encore, elle croyoit que j'étois le seul qu'on pût aimer. Il faut convenir qu'on est en amour, exposé à de singulieres révolutions! Quoi qu'il en soit, elle finit par m'assurer qu'il seroit inutile que je lui écrivisse; que rien, au monde, ne pourroit la déterminer à recevoir une lettre de moi, & que tout ce qu'elle en exige, & que, convaincue autant que je dois l'être, que tout ce que je pourrois tenter auprès d'elle, ne la feroit pas changer de sentiment, je n'ajoute pas aux atrocités que j'ai déjà à me reprocher, l'indignité de chercher à l'abuser encore; qu'enfin je la laisse tranquille, si, toutefois, après le malheur qu'elle a eu de me croire, malgré la voix publique, quelques vertus, il est possible qu'elle le soit jamais.

J'ai cru ne pouvoir trop ponctuellement obéir aux ordres d'une femme si respectable; & pour commencer à lui prouver à quel point ils me sont sacrés, j'ai renvoyé son esclave sans réponse. Cela est dur, je l'avoue; car elle s'étoit assurément flattée que je lui en ferois une. J'ai bien senti moi-même toute l'horreur de ce procédé là; mais je

ne pouvois me conduire différemment avec elle, sans m'exposer à un raccommodement qui m'étoit assez peu nécessaire, & qui auroit rendu aussi inutile que ridicule tout ce que j'avois fait pour vous. Vous lirez vous-même sa lettre, ce soir, & pendant que la tendre Ampélis s'occupera du farouche Thrazylle, nous chercherons ensemble tous les moyens qui peuvent vous procurer le bonheur de triompher de Diotime, & de vous entendre un jour accabler de toutes les injures dont elle m'honore aujourd'hui.



L E T T R E L X X X V I.

N É M É E A A L C I B I A D E.

C E n'est pas pour vous demander, puisque je la fais, la raison de la mine affreuse que vous me faites depuis quelques jours; mais seulement pour vous prier, ou de cesser de me voir, ou de reprendre avec moi votre ton ordinaire, que je vous écris. Tant d'humeur (& vous devriez vous-même vous le dire) ne va pas avec si peu d'amour.

Si je pouvois n'attribuer votre jalousie qu'à la force de votre sentiment, je vous la passerois peut-être; mais, sûre, comme il est impossible que je ne le fois pas, de ne la devoir qu'à votre vanité, il ne me convient point de m'en laisser être la victime. Vous venez de me donner & la plus convaincante, & la plus cruelle de toutes les preuves que je ne suis pour vous qu'un objet fait seulement pour amuser vos loisirs; & que, même, vous m'en croyez encore trop honorée. Ne vous rendant exactement que ce que je reçois de vous, je n'ai ni l'injustice de me plaindre de votre façon de penser, ni même le desir de vous voir prendre celle qu'il se peut, à la rigueur, que vous m'eussiez due, parce que si elle avoit plus de quoi flatter mon orgueil, elle n'en agiroit pas davantage sur mon ame: mais je voudrois, du moins, qu'en affichant pour moi si peu de tendresse, vous n'en exigeassiez point de ma part; qu'enfin vous écoutassiez moins les besoins de votre amour-propre, que les véritables sentimens de votre cœur. Si je ne donne point au premier tout ce qu'il voudroit, je ne sçaurois douter que je n'accorde à l'autre tout ce qu'il me